

Véronique Lamquin, interview de Laurence Kaufmann, article paru dans le journal "Le Soir"

"Je plaide pour une pédagogie de l'espoir et de l'indignation"

Emotion et démocratie : Dans nos sociétés abreuvées aux mauvaises nouvelles, le sentiment d'impuissance guette. La sociologue Laurence Kaufmann prescrit "un projet commun"

Point fort 👍

"Je me méfie de cette mouvance un peu New Age qui voudrait replacer l'empathie au cœur de la politique. L'empathie est une émotion de proximité. Elle fonctionne mal avec des malheureux sans visage situés à l'autre bout du monde"

Les populistes exploitent les peurs, Donald Trump sème le chaos... Face à eux, et malgré les crises, des hommes et femmes politiques osent l'espoir, et parlent projets. Tel le maire de New York, Zohran Mamdani. "C'est peut-être moins une innovation spectaculaire qu'un retour aux sources: une politique qui n'entend pas seulement contre-carrer le malheur, mais constituer un collectif, un projet commun», souligne Laurence Kaufmann. Professeure de sociologie à l'Université de

Lausanne, elle étudie la chose publique, avec un accent particulier sur la communication et les émotions.

Aurait-on perdu de vue le sens même de la politique?

Je cite souvent cette phrase d'Hannah Arendt: «La politique, en tant que projet de société, c'est s'imaginer autre que nous sommes.» C'est tout sauf une identité figée ou un retour au passé. Prise en ce sens, la politique n'est pas un miroir mais une ouverture; elle nous invite à devenir plus grands que nos peurs, nos habitudes ou nos certitudes, et à imaginer un futur qui ne soit ni rétréci ni oppressant. L'élan politique qu'insuffle Zohran Mamdani est de cet ordre; il nous rappelle nos aspirations les plus fondamentales en tant que société démocratique. Alors que personne ne croyait à son projet, jugé tout sauf réaliste, il a emporté les foules. Car la polarisation, la haine, l'agressivité, c'est très fatigant, et cela ne mène nulle part, sinon à une spirale infernale. Les personnes qui souhaiteraient la violence brute ou l'accroissement indécent des inégalités ne sont pas si nombreuses. Le bon sens ordinaire relève le plus souvent de ce que les historiens appellent une "économie morale", fondée sur des principes élémentaires: le droit de vivre, les droits humains... C'est à une telle écono-mie que recourt Zohran Mamda-ni en rappelant simplement que les gens ont besoin de se loger, de se nourrir, de se soigner.

Le combat de la peur contre l'espoir?

La question de l'espoir est en effet fondamentale. L'espoir naît de la rencontre entre les opprimés et les rêveurs. C'est cet alliage que proposent Mamdani et d'autres. À l'inverse, le discours populiste à la Trump est extrêmement sombre. C'est la réaction dans toute sa splendeur: un récit de déliquescence, où l'on serait constamment acculés à des impasses et condamnés à se battre. Il n'y a aucun espoir, seulement la nécessité de récupérer quelques acquis. C'est une rhétorique de la survie. Ce sont, au fond, des survivalistes.

Qui gagne, dans cette lutte d'émotions?

Il est difficile de classer les émotions. Bien sûr, nous savons que le ressentiment ou la haine sont négatifs, et que la joie est positive. Mais la colère est-elle positive ou négative? Si elle sert à combattre les inégalités, alors elle devient une force motrice positive. Elle aide à avancer, à reconstruire des liens. Quant à savoir si nous sommes plus enclins au positif ou au négatif... En psychologie, on considère que la fonction principale des émotions est de détecter les dangers dans notre environnement, afin de nous préparer à agir.

Le problème, avec les médias, c'est que la notion même d'environnement s'est complètement effilochée. On nous assène, au journal télévisé ou sur les réseaux sociaux, des catastrophes de l'autre côté du monde, qui activent nos émotions négatives tout en nous renvoyant aussitôt à notre propre impuissance. C'est l'un des maux-être les plus caractéristiques de notre époque.

Cela brouille donc notre rapport à nos émotions? On ne sait plus qu'en faire?

Exactement, c'est bien le «qu'en faire» qui est en jeu. En principe, le rôle des émotions est de nous inciter à réagir: la peur conduit au repli, la colère à la riposte. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à une sorte de vide sidéral, d'impuissance à agir. Nous vivons un paradoxe. Nos sociétés complexes sont traversées d'interdépendances multiples et opaques qui exigeraient du temps, de la médiation de la coordination. Et pourtant, nous attendons toujours davantage d'immédiateté. L'une des raisons de cette attente tient à l'érosion de la confiance dans les appareils institutionnels censés organiser et réguler ces interdépendances.

Lesquels en particulier?

Les médias, la science, et la politique, bien sûr. Le rapport à ces institutions ne peut fonctionner, dans des sociétés aussi complexes que les nôtres, que si l'on fait confiance aux scientifiques, aux journalistes, aux élus. Or, c'est exactement l'inverse qui se produit. Beaucoup ont le sentiment d'être trahis.

En revanche, le populisme promet l'immédiateté. Il prétend se débarrasser des experts de la médiation, en l'occurrence les scientifiques, les journalistes, les juges, les représentants politiques, qui auraient détourné les institutions à leur profit. Le populisme fait miroiter l'illusion d'un lien direct, sans filtre et sans détour. C'est le registre de Trump: un face-à-face supposément authentique, les yeux dans les yeux. Comme si l'immédiateté valait vérité.

Avec comme victime collatérale la vérité, sans laquelle la démocratie se meurt?

C'est exactement cela! Une grande partie de la vérité ne se voit pas. La vérité scientifique, par exemple l'efficacité d'un vaccin, ne se perçoit pas à l'œil nu. Elle repose sur une chaîne de validation, de preuves, de protocoles... Il en va de même pour les médias; une information résulte d'un long processus de vérification. Si l'on cesse de croire à ce travail au long cours pour se tourner vers le leader ou l'influenceur qui nous paraît digne de confiance, on bascule très vite dans des émotions immédiates, facilement inflammables.

D'autant plus inflammables dans une société polarisée?

Oui, nous sommes happés par un besoin d'immédiateté qui rend difficile l'échange des arguments et des points de vue. Nous avons besoin de dispositifs de «refroidissement» de nos affects. Sans eux, la société surchauffe.

Comment sort-on de ça, dans nos démocraties?

La plupart des travaux sur les assemblées citoyennes montrent que la discussion désintéressée favorise l'émergence d'une forme de sagesse collective. On l'a constaté en France avec la Convention citoyenne pour le climat; elle réunissait des climatosceptiques, des personnes peu informées, d'autres très engagées, et pourtant elle a produit des recommandations très

rationnelles. Cela montre qu'il existe des dispositifs capables de placer les individus dans des conditions propices à la remise en discussion. Prenez cette étude montrant qu'en France la fermeture des bars-tabacs dans les villages contribue à la progression de l'extrême droite. Cela signifie que la table du bistrot fonctionne comme un dispositif de «refroidissement», comme un lieu où les idées sont mises à l'épreuve, où l'on se confronte sans se déchirer, où l'on peut encore dire à quelqu'un: «Non, là, tu vas trop loin.» Aux États-Unis, une équipe de recherche, Matter Neuroscience, a installé d'anciennes cabines de téléphone dans des villes opposées politiquement, comme San Francisco et Abilene, au Texas. La personne qui décroche se retrouve en ligne avec un inconnu... et une conversation s'engage. Il n'y a ni invectives ni surenchères, simplement un échange. Créer les conditions qui rendent l'échange possible me semble essentiel. Mais pour cela, il faut une infrastructure. On l'a vu, parfois une simple table suffit. Hannah Arendt mobilisait précisément la métaphore de la table pour penser l'espace public démocratique: la table relie et sépare à la fois les convives. Celles et ceux qui s'y installent sont contraints de dialoguer. Autour d'elle, les points de vue se multiplient, les voix se répondent, bref on échange des paroles plutôt que des coups. La table, c'est aussi même plus nécessaire et nous y sommes parfois certains refusent même de s'asseoir ensemble. La table est une métaphore puissante de L'infrastructure démocratique: elle instaure l'écart nécessaire pour que la parole advienne. Il faut multiplier les tables dans nos démocraties épuisées, d'autant plus que les médias, affaiblis par la privatisation ou la politisation, peinent désormais à remplir ce rôle.

Et y ramener un peu d'émotion positive, d'empathie?

Je me méfie de cette mouvance un peu New Age qui voudrait replacer l'empathie au cœur de la politique. En effet, l'empathie est une émotion de proximité. Elle naît des visages que l'on voit, des souffrances que l'on rencontre. Elle fonctionne mal avec des malheureux sans visage, situés à l'autre bout du monde; elle ne prend guère en charge les mécanismes financiers, les catastrophes climatiques. Le psychologue Paul Bloom l'a bien montré dans son livre «Against Empathy»: l'empathie est myope et sélective. Elle nous fait réagir à ce qui est proche, non à ce qui juste. On ne doit pas fonder la politique sur l' empathie, mais sur le droit

Quelles émotions prescrivez-vous alors

D'après moi, les émotions fondamentalement politiques sont l'espoir et l'indignation. L'indignation est désintéressée; elle s'appuie sur des principes qui nous dépassent, la protection des plus vulnérables, la lutte contre les abus des plus forts. L'indignation est une boussole qui nous permet de prendre position par rapport à ce qui compte pour nous. Et puis il y a l'espoir, qui ouvre un horizon, qui permet d'imaginer autre chose que ce qui est. Je plaiderais pour une pédagogie de l'espoir et de l'indignation: l'une pour nous projeter, l'autre pour nous soulever.